Réponds à l'appel de la patrie « Oh pro'Faliero ! »

(Représentations de *Marino Faliero* au Teatro Donizetti de Bergamo, les 31 octobre et 2 novembre 2008.)

« Evviva il grande Donizetti ! » : tel est le cri sorti d'une des loges avant le début de la représentation du vendredi 31 octobre. Exclamation approuvée par les bravos de toute la salle ! La représentation commençait bien ! L'ambiance, attentive et enthousiaste à la fois, était bien celle d'une première.

Revoilà donc Stella à Bergamo : nouveau rendez-vous musical, nouvelle œuvre parisienne, mais pas de Léonor cette fois[1]... Un doge, de retour dans sa patrie, a pris sa place à mes côtés ! *Marino Faliero* est, en effet, la première œuvre que Donizetti ait composé pour le Théâtre-Italien de Paris[2] mais il est de retour dans la patrie du maître, répondant ainsi à l'appel de son créateur.

Le chef d'orchestre lève sa baguette et les premières mesures résonnent dans la salle. Le ton est donné : la soirée sera rythmée, mais sans précipitation. La scène de l'Arsenal, sur laquelle s'ouvre le rideau, offre aux regards et aux oreilles un spectacle exceptionnel : l'image est magnifique, les voix du chœur des artisans s'élèvent et vous emportent. Globalement, les chœurs sont toujours aussi bons et peut-être même meilleurs que lors de *la Favorite*.

Quant à la mise en scène de l'ouvrage, elle mérite, dans son ensemble, des éloges. Elle est bien pensée et repose sur l'utilisation d'un plateau incliné servant de base à tous les tableaux et qui est modifié par des jeux de trappes, de lumière et de paravents lesquels créent des ambiances différentes tout à fait convaincantes. Les finals d'actes et les changements de décors sont d'ailleurs l'occasion de proposer des tableaux figés dans la lumière qui sont d'un effet saisissant.

Israele (Luca Grassi) est le premier personnage de ce drame à faire son entrée. Il apparaît au milieu du chœur, rapidement confronté à un autre Luca (Luca Dall'Amico qui interprète Steno). Luca Grassi ne domine pas le chœur physiquement mais vocalement. Il a l'agitation et la nervosité de l'exalté patriote. Sa voix s'impose au-dessus des autres, surtout le soir de la première – à la seconde représentation, son entrée sera moins impressionnante. Concernant Steno, c'est exactement le contraire qui se produit : il était passé assez

[1] Voir « *Une Favorite expatriée* », in *Donizetti Society Newsletter*, octobre 2008, n°105, pp.16-17.
[2] Création le 12 mars 1835.

inaperçu le vendredi et ne nous avait pas semblé très crédible en patricien brutal, dominateur et sans scrupule. Lors de la représentation de dimanche, il s'est montré à la hauteur de son rôle et beaucoup plus proche du personnage qu'il incarne.

Vient ensuite Fernando, très attendu en raison de l'importance non tant dramatique que vocale de son rôle. Ivan Magrì paraît et, dès les premières notes, le public est conquis. La voix est certes jeune et a encore besoin de travail mais quel organe magnifique déjà !... Quelle puissance !... Il place, sans contredit, la barre très haut pour les autres interprètes et, s'il sait préserver sa voix, il fera certainement très vite parler de lui. Dans l'ensemble, sa prestation du dimanche a été la meilleure des deux. Le vendredi soir, effet de la première ou simple fatigue, on pouvait observer que, lorsqu'il avait chanté un petit moment, les aigus lui coûtaient davantage et étaient plus criés que chantés. Son air du premier acte (« *No, no, di abbandonarla* ») a provoqué l'exaltation du public dominical. Les « bravos » fusaient de partout, certains spectateurs, trouvant certainement que les applaudissements et les « bravos » ne suffisaient pas à exprimer leur satisfaction, tapaient même du pied par terre. La même frénésie ne s'est pas répétée après l'air du second acte (« *Notte d'orrore !* »), où il s'est montré moins brillant. Il n'en reste pas moins que c'est à lui que « l'applaudimètre » de la fin des deux représentations s'est montré le plus favorable !

Il était bien difficile pour Elena (Rachele Stanisci) d'entrer sereinement après un tel triomphe. Elle y a mieux réussi dimanche que vendredi. Elle semblait alors plus en voix et plus présente scéniquement. Vendredi, elle avait semblé un peu terne et ne parvenait pas à donner une réelle substance à son personnage. Isolée et tourmentée au milieu de tous ces hommes, elle semblait ne pas parvenir à trouver sa place. A la seconde représentation, elle s'est montrée plus vive et plus dramatique à la fois, tout en manifestant plus d'assurance vocale. Les applaudissements ont approuvé ce changement et lui ont certainement fait oublier une inadmissible manifestation d'hostilité subie le soir de la première. Un « *buuuuh !* » aussi sonore que déplacé s'y était fait entendre après son air « *Dio clemente* » du troisième acte, rapidement recouvert, heureusement, par les « bravos » du reste de la salle.

Arrive enfin le « héros » de la soirée, ce Marino Faliero, trahi par Venise et par sa famille, qui se fait si longtemps attendre. Giorgio Surian est grand, élégant et possède la prestance du rôle. C'est un doge vieilli qui se présente, certes, mais un doge habité par la dignité de sa fonction. Il a l'aisance d'un artiste chevronné qui s'impose donc par sa voix et son physique.

A ce stade de notre compte rendu, il ne nous reste que peu de personnages à découvrir. Ce sont de petits rôles mais interprétés par des artistes de qualité : Leoni (Leonardo Gramegna) possède une belle voix de ténor claire et forte de même que le gondolier (Domenico Menini). Ce dernier, qui chante depuis la coulisse, a eu la judicieuse idée, dimanche, de se présenter au public à la fin du spectacle, en mimant les gestes de sa profession. Cela a permis d'éviter le même moment d'hésitation que celui ressenti le soir précédent, le public ne sachant visiblement pas qui il applaudissait ! La dernière entrée en scène, et non des moindres, est celle d'Irene (Paola Spissu) qui vient enfin soutenir Elena et la sortir de son entourage exclusivement masculin. La jeune *mezzo* a une voix chaude, ronde et veloutée qui ne vous laisse qu'un seul regret : celui de ne pas l'entendre plus longtemps. Elle domine le chœur des femmes qui apporte un peu de douceur à toute cette intrigue politique.

Ces belles représentations étaient dirigées de main de maître – sauf lorsque sa baguette lui échappe ! – par Bruno Cinquegrani. Le *tempo* général de l'œuvre a été jugé par certains trop lent, en particulier, dans l'ouverture. Nous trouvons, pour notre part, que cela donne à la musique une majesté qui ne peut nuire à l'ouvrage. Concernant le chœur qui ouvre le deuxième acte (« *Siamo figli della notte* »), le *tempo* utilisé est, à l'inverse, beaucoup plus rapide que ceux auxquels les principaux enregistrements nous ont habitués. Nous considérons ce choix comme très judicieux d'abord parce qu'il respecte le *tempo allegro mosso* voulu par Donizetti mais aussi parce que cela correspond davantage, selon nous, à l'agitation que l'on attend de conspirateurs. Il ne s'agit pas d'une balade amoureuse au clair de lune mais de trahison et de prise de pouvoir. Il aurait certainement fallu, en revanche, adopter un ton *mezza-voce* qui convient mieux, lui aussi, au secret exigé par de tels agissements. Le même type de regret se retrouve un instant lors du duo du premier acte entre Marino et Israele, duo dans lequel ce dernier révèle au doge la conspiration. Marino demande à Israele de faire silence parce que, dit-il : « les murs ont des oreilles ». Cette parole ne s'accompagne que d'un rapprochement physique des deux personnages. Nous pensons que l'effet dramatique de ce passage aurait été décuplé si Giorgio Surian avait chanté les paroles suivantes (« *Una congiura ? E i complici ?* ») *mezza-voce*. Il donnait ainsi plus de poids à ses paroles et à ses craintes. Mais ce n'est là, on l'aura compris, qu'une remarque de détail qui n'enlève rien à l'impression excellente que nous avons eu du spectacle.

Le Teatro Donizetti de Bergamo nous a donc offert avec *Marino Faliero* deux représentations de grande qualité qui lui ont valu un succès non usurpé. Au mérite d'offrir une œuvre trop négligée du *maestro*, il ajoute celui de le traiter avec un grand respect et un soin digne des ouvrages les plus prestigieux ! A tout seigneur, tout honneur : mon dernier bravo de ce jour va donc, et très sincèrement, au Teatro lui-même ! Bravo Teatro !

Stella Rollet

Gems of Irish Opera

12th November 2008, The National Library of Ireland

Not so long ago such a programme would have promised a string of mainly tenor arias (including some from the inappropriately named 'English Ring') and an encore from Moore's Irish Melodies. How times have changed: this Dublin recital (a joint effort by The National Library of Ireland and Opera Theatre Company, utilising their Young Associate Artists) offered substantial chunks from unknown operas, culminating in what was probably the Irish premiere of an operetta by Balfe. After a rousing performance of his Italian opera Falstaff less than 2 months ago in the nearby National Concert Hall this was more than sufficient incentive for me to re-cross the Irish Sea. The limited facilities of a seminar room at the National Library might seem a deterrent, but it fact the only problematic restriction was to the size of the audience. The close acoustic benefited singers and accompanist, and the running commentary by John Allen brought a kind of drawing room intimacy to the whole evening.

The second half took the form of a complete performance of Balfe's late operetta *The Sleeping Queen*. This was the original 1-act version with piano, written most likely for salon performance (the composer later orchestrated the music and added some choral parts for theatrical use). Certainly the venue for the first performance in 1864 (The Royal Gallery of Illustrations, London) seems an ideal precedent for this in the National Library. The lack of any staging or spoken dialogue (John Allen's brief outlines were probably preferable to Victorian prose) did not discourage any of the four young singers from lively characterisation, adding greatly to audience enjoyment. Any suggestion that lack of orchestral clothes might make the music less interesting was soon dispelled by the sparkling overture, colourfully played by Una Hunt (the real hero of the night).

There is a danger that any late-nineteenth century operetta may be eclipsed by Gilbert & Sullivan's string of successes that dominate musical